

Première partie

SAINT-MALO

Le temps des doutes

L'auberge du Sanglier Rouge

Harcelée par le vent, cinglée par la pluie, l'enseigne grinçait, frissonnait, se balançait. Au rythme des bourrasques, elle gémissait, tirant sur les chaînes rouillées qui la retenaient à la hampe de fer forgé, tel un prisonnier rêvant de liberté. Le vieux panneau en forme de blason sur lequel se détachait un sanglier de couleur rouge résistait néanmoins vaillamment aux assauts des éléments. Malgré les injures des ans et la pluie qui traçait son chemin sur le groin de l'animal comme les larmes d'un chagrin pathétique, l'enseigne n'en arborait pas moins le nom de l'auberge qu'elle annonçait du mieux qu'elle le pouvait : Le Sanglier rouge. Murs gris, porte au lourd battant de bois irrégulier, fenêtre protégée de barreaux, l'établissement ne semblait guère accueillant. Plantée sur la lande inhospitalière et jouxtant une écurie à demi délabrée, l'auberge du Sanglier rouge se voulait ancrée en bordure du chemin pour que le passant s'y arrêtât, bien aise de goûter quelque réconfort après des heures de cheminement dans un paysage hostile, battu par la bruine. Et pourtant, qu'était-il en droit d'espérer d'un tel lieu, cet esseulé ? La sombre bâtisse offrirait-elle un bon lit ou un repas alléchant ? Tout au plus une paillasse infestée de puces et un pichet de vin.

Mais cette auberge du Sanglier rouge, si peu engageante qu'elle fût, parut néanmoins un éden au cavalier arrivant au pas cadencé de sa monture. Légèrement penché sur l'encolure pour échapper à la pluie lui cinglant le visage, le col de son ample cape remonté le plus haut possible, le chapeau lui cachant presque

les yeux, l'homme semblait fatigué et frigorifié. Le cheval aussi paraissait las de devoir affronter un tel sort, tout équidé digne de ce nom ayant souhaité demeurer dans une stalle à se régaler de foin. L'homme s'arrêta sous l'enseigne et leva les yeux, considérant dubitativement le sanglier rouge aux tons défraîchis, aussi stoïque sous les rafales que ses congénères sous le boutoir des manants. Il eut une moue sceptique, jugeant sans doute que cette halte ne présentait rien de sécurisant.

Mais la prochaine auberge restait encore bien éloignée et il ne fallait pas envisager d'autre toit dans ce modeste village aux mesures éparses. Relevant le col de sa cape que ce mouvement avait entrouvert, il se décida enfin avec un soupir résigné. Mieux valait une paillasse repoussante que d'effectuer le moindre pas supplémentaire par ce temps détestable.

Le cavalier mit pied à terre et conduisit son cheval jusqu'à l'écurie. Il n'y remarqua personne, excepté un vieux cheval de trait gris pommelé qui grignotait sans conviction quelques reliquats de litière. Peu habitué à rencontrer des inconnus à cette heure tardive, il pointa les oreilles et les regarda longuement, un brin de paille au coin des lèvres. Le nouvel arrivant dessella sa monture, retira sa bride et la conduisit dans la stalle voisine. Ouvrant sans vergogne le coffre à grains situé à l'extrémité du couloir, il y puisa une généreuse mesure d'avoine qu'il octroya à son compagnon d'infortune. Sans doute rongé par quelque remords, il emplit une seconde mesure qu'il alloua au vieux cheval gris. Bien content de cette amélioration inespérée de son ordinaire, celui-ci plongea le nez dans la mangeoire de bois en fermant les yeux de plaisir. L'homme sortit et se dirigea vers l'auberge.

La porte s'ouvrit en grinçant et il se trouva dans une pièce sombre, éclairée par quelques candélabres et le feu qui crépitait dans une grande cheminée. Il se dirigea vers l'âtre et ôta son chapeau dégoulinant, qu'il secoua énergiquement. Un individu bedonnant vint à sa rencontre, aussi peu reluisant que son enseigne et guère plus attirant que les murs de pierre rongés d'humidité. Le voyageur demanda une chambre et un repas chaud. L'aubergiste l'observait avec insistance, visiblement méfiant à l'égard des visages inconnus. Il affirma enfin qu'il ne servait plus à cette heure, mais pousserait bien encore la bonté jusqu'à proposer un pichet de vin. L'homme parut bien déçu, mais accepta

néanmoins le pichet. L'aubergiste ajouta après un instant de silence consacré à de laborieuses supputations :

— Ma seule chambre est déjà prise. Je viens de la louer à madame. Remarquez, si vous la voulez absolument, on peut s'arranger. Soit vous la partagez avec madame, soit vous la payez plus cher.

L'homme prit un air scandalisé et se retourna. Il n'avait pas remarqué la jeune femme qui se tenait à une table dans le coin le plus sombre. Arrivée un peu plus tôt que lui, elle avait bénéficié d'une assiette de soupe. Ayant entendu les propos de l'aubergiste, elle parut tout aussi horrifiée que son concurrent et se leva brusquement, affolée par la perspective d'une nuit à la belle étoile :

— Mais..., mais, monsieur... je vous ai réservé cette chambre !

L'aubergiste afficha un air de martyr en essuyant sur son tablier de gros doigts grasseyés :

— Oh ! vous savez, ma petite dame..., à quelques minutes près... Et puis, les affaires sont les affaires ! Les temps sont suffisamment difficiles, il ne faut rien négliger !

Voyant la malheureuse sur le point de défaillir, l'homme se dirigea vers elle et lui sourit :

— N'ayez nulle crainte, madame ! Quand bien même aurais-je réservé cette chambre avant vous, je vous l'aurais cédée ! Un gentilhomme ne saurait agir comme un vulgaire rustre.

L'aubergiste s'empourpra, ce qui d'ailleurs se remarqua à peine, car il était doté d'un teint plutôt coloré. La jeune femme se confondit en remerciements, tandis que son chevaleresque « sauveur » la contemplait avec un intérêt évident.

Tout d'abord surpris par cette rencontre impromptue, il céda à un ravissement allant crescendo. Cette petite personne menue se révélait absolument charmante : cheveux auburn, yeux pétillants, joli nez légèrement retroussé parsemé de taches de rousseur. Comblé par cet examen minutieux, le gentilhomme s'enquit avec une once de malice :

— Vous voyagez seule, madame ? De nuit et par un temps pareil ? Ne craignez-vous point de mauvaises rencontres ?

— Je me rends dans ma famille et n'ai guère le choix. Mais je suis pratiquement arrivée. Ce mauvais temps m'a surprise, tout autant que vous, semble-t-il ?

Sa voix tintait comme une clochette dans le silence austère, fraîche et enjouée, troublante. Une créature exquise, sembla penser le voyageur qui acquiesça avec un regard éploré vers sa cape s'égouttant sur le plancher :

— En effet ! Je crois que je n'ai pas été trempé ainsi depuis fort longtemps !

Puis, s'adressant à l'aubergiste qui les lorgnait sournoisement :

— Je n'ai point vu de palefrenier dans votre écurie. Mon cheval a besoin d'être bouchonné.

— C'est le cuisinier qui fait office de palefrenier. Il a fini son service.

L'homme leva un sourcil étonné et la séduisante demoiselle parut tout aussi perplexe à l'égard de son assiette, se demandant sans doute si la soupe n'était pas accommodée à l'avoine !

Devinant qu'il n'obtiendrait jamais gain de cause, le voyageur décida de clore l'entretien :

— Eh bien, mon brave, je vais souhaiter une bonne nuit à madame. Je bouchonnerai donc moi-même ce malheureux animal avant qu'il ne prenne froid. Je pense que vous ne verrez nul inconvénient à me laisser dormir dans l'écurie à ses côtés... et que vos affaires n'en souffriront pas trop !

Le tavernier grommela un vague assentiment et revint avec son pichet de vin. Indéniablement pressé de goûter un juste repos, son second client vida son verre d'un trait, puis, réajustant son chapeau au ras des yeux, ressortit en direction des écuries.

Retirant sa cape et la secouant vigoureusement, l'homme la disposa bien à plat sur les bottes de paille, dans le dessein de la faire sécher. Intention certes louable, mais bien utopique. Conscient qu'il lui faudrait reprendre la route le ventre vide, après une mauvaise nuit et en revêtant des effets humides, il eut la même moue arborée précédemment et étala un peu de paille à même le sol.

Il en préleva une brassée et la tordit avec application de façon à former un gros bouchon qu'il passa méthodiquement sur les reins de son cheval, sous le ventre et le poitrail. Une nouvelle poignée, tassée plus serrée, servit à frotter les membres pour en décoller la boue des chemins. Ayant rempli avec zèle le « service » du cuisinier-palefrenier, le cavalier se laissa choir sur son matelas pour le moins rustique. Un hochement de tête irrité permit

néanmoins de supposer qu'il ne devait pas avoir coutume de dormir dans semblable décor.

Pourtant, épuisé par une longue chevauchée, il sombra dans une somnolence troublée par le renâchement des chevaux et le martèlement des gouttes de pluie parvenant à s'immiscer entre les planches mal jointes de la toiture. L'homme marmonna quelques reproches sans doute destinés à l'aubergiste, à moins qu'ils ne fussent adressés au bon Dieu, responsable de ce nouveau déluge.

Alors qu'il allait enfin parvenir à s'assoupir, le voyageur sursauta brusquement. La porte s'ouvrit à la volée et il entendit des appels au secours. Immédiatement, il fut debout et se saisit de sa rapière posée à côté de la cape. À sa profonde stupéfaction, il vit entrer la jeune femme de l'auberge, terrifiée, les mèches au vent, le manteau ouvert laissant deviner une poitrine affolante. Elle se précipita vers lui et se jeta dans ses bras :

— Ah ! monsieur ! Vous affirmiez être un gentilhomme, alors je vous en prie, aidez-moi !!!

— Que vous arrive-t-il, madame ? Je vous l'avais bien dit qu'il était périlleux de voyager seule, pour une jolie jeune femme...

— De grâce, monsieur ! Il n'est guère temps de plaisanter. Des hommes veulent me tuer !

— Vous tuer ? Mais pourquoi donc ? S'il ne s'agit que de quelques marauds convoitant votre bourse, ma bonne épée s'en occupera !

En disant ces mots, il pointa son arme de façon menaçante. Dans l'embrasure de la porte que les rafales secouaient avec frénésie, il remarqua deux hommes armés de rapières et portant des pistolets à la ceinture. Apparemment décontenancés de le trouver en travers de leur chemin, obstacle imprévu les empêchant de s'emparer d'une proie facile, ils hésitèrent un instant et se concertèrent du regard.

Sans perdre de temps, le gentilhomme attrapa la jeune femme par la main et l'entraîna à sa suite jusqu'au fond de l'écurie :

— Mettez-vous à l'abri derrière les bottes de paille, j'en fais mon affaire !

Alors, il sentit qu'elle lui glissait un papier dans la main tout en expliquant précipitamment à voix basse :

— Ils veulent cette lettre. S'il arrivait un malheur, portez-la... à...

Elle ne put poursuivre sa requête, les deux larrons fondant sur eux. Le preux défenseur mit machinalement la lettre dans sa poche et fit face à l'adversité ! Il se débarrassa sans difficulté du premier, se révélant un fort habile escrimeur. Alors qu'il s'apprêtait à faire subir le même sort au second, il se rendit compte qu'un troisième cherchait à le prendre à revers. Il se retourna prestement et se trouva face à ce nouvel assaillant, un bougre plutôt grand, portant un impressionnant masque noir, certainement le chef de cette petite bande de coupe-jarrets. Les deux lames se croisèrent et cette fois l'opposant se révéla plus efficace.

Le voyageur rompit précipitamment, soudain en difficulté. Tandis qu'il passait devant les bottes de paille derrière lesquelles se tenait sa protégée, pétrifiée par la scène, il entendit la détonation d'un pistolet. La jeune femme poussa un hurlement et se jeta devant lui. Elle reçut la déflagration qui lui était destinée et s'écroula dans ses bras. Lâchant son épée, il la serra contre lui, caressant son visage dont le sang tiède coulait entre ses doigts. Il s'exclama en un cri de désespoir :

— Ah ! mon Dieu, pourquoi ? Vous faire tuer pour moi...

Telle Iphigénie innocemment sacrifiée dans la fleur de l'âge, la jolie victime répondit dans un râle d'agonie :

— La lettre..., la lettre... Il ne faut pas qu'ils la trouvent... Portez-la... à...

Cette fois encore, elle ne parvint pas à lui fournir davantage d'explications et rendit l'âme en emportant la clef de son secret. Se relevant aussitôt, l'homme recula jusqu'au fond de l'écurie et se heurta au mur. Il comprit alors que son sort ne devenait guère enviable et qu'il ne pourrait plus reprendre son arme. La lettre ! Avec un sang-froid étonnant, il plongea la main dans sa poche et, faisant mine de trébucher, se rattrapa au coffre à grains. Entre le coffre et le mur, il glissa la lettre, puis se laissa tomber à genoux, cherchant à reprendre son souffle, tandis que le masque noir se tenait campé devant lui, parfaite incarnation de Satan, le menaçant de son pistolet.



II

Les portes de l'enfer

Ce jour-là, le capitaine de Lamarre se montra d'humeur charmante. Après avoir houspillé mousses et subalternes, il passa un long moment devant son miroir à contempler le résultat d'efforts opiniâtres, se réjouissant d'un reflet des plus flatteurs. Endossant son plus bel uniforme, il distribua sans parcimonie, ordres et recommandations : il fallait que tout fût parfait.

L'amiral recevait à son bord le duc de Vivonne, vieux compagnon d'armes et ancien général des galères, sous les ordres duquel il avait servi longtemps, avant que ce dernier ne regagnât définitivement la terre ferme. Mais ces préparatifs se destinaient plus particulièrement à une visiteuse qui rejoindrait monsieur de Vivonne : la marquise de Marsilly. À vrai dire, le capitaine s'en souciait peu, mais demeurait sensible à l'effet produit.

Considérée comme une excentrique et bien qu'elle ne fût plus de toute première jeunesse, plutôt aisée pécuniairement, la marquise savait se montrer généreuse envers ceux qui s'attiraient ses bonnes grâces. Fort bien en cour, elle jouissait d'appuis non négligeables. Possédant un caractère bien trempé, elle ne se gênait nullement pour émettre des commentaires acerbes et redoutés. Elle s'avérait donc dangereuse... ou utile !

Profitant d'une halte de la galère royale *La Dauphine* en rade de Saint-Malo, la marquise avait formulé le souhait de visiter le navire. Voyant sa cote nettement en baisse à la cour depuis quelques bévues notoires au cours d'escarmouches navales,

monsieur de Lamarre fut bien aise de saisir cette opportunité de redorer son blason.

La marquise fut donc accueillie comme une reine et, au bras de l'amiral de Vivonne, effectua le tour du propriétaire, avec commentaires détaillés de chaque espace et de sa fonction.

Bannières et oriflammes étincelant sous le ciel bleu, coque rutilante ornée de sculptures de dauphins à la poupe et à la proue, rames aux pales colorées frappant l'eau en cadence : la galère royale se voulait à la fois symbole de prestige et spectacle grandiose. Comme toute personne inexpérimentée en la matière, la marquise ne pouvait que s'émerveiller. En femme d'esprit, elle n'en devinait pas moins que le vernis dissimulait trop bien une vérité certainement peu reluisante.

Effectivement, lorsqu'elle parvint sur le pont inférieur, l'amiral la retint, l'entraînant ostensiblement dans la direction opposée et aiguissant ainsi inévitablement sa curiosité.

Visiblement embarrassé, monsieur de Vivonne paraissait peu empressé à lui fournir des précisions, commentant évasivement :

— Il s'agit de la chiourme, l'autre des galériens, le nerf vital du navire. Mais ce n'est pas un spectacle pour une âme sensible.

Bien évidemment, son invitée insista et il ne put que s'exécuter par crainte de la mécontenter. Il lui suggéra toutefois de ne point s'attarder, une présence féminine risquant d'engendrer le désordre parmi les galériens. Ne sachant si elle devait s'en montrer flattée ou alarmée, la marquise s'enquit prudemment, revendiquant l'honneur de ne point se classer parmi les âmes sensibles :

— Ces hommes sont-ils donc des monstres ?

— Quasiment, en effet ! Ils représentent le plus beau ramassis de canailles de tout le royaume !

Elle s'approcha avec circonspection, considérant la triste vision qui s'offrait à elle : des hommes maigres, certains à demi nus, d'autres vêtus de haillons ou de casaques d'un rouge délavé, enchaînés à leurs bancs de nage. Sur tous ces visages, elle lut une expression bestiale, vulgaire, haineuse ou hagarde. Des êtres avilis, anéantis, mais qui, effectivement, n'avaient jamais dû être des saints...

En présence de cette horde domptée, à la fois menaçante et à l'extrême limite de la déchéance, elle fut saisie d'une peur incon-

trôlable et réfréna un mouvement de recul. Afin de masquer son trouble, elle demanda du ton le plus banal possible combien d'enchaînés se trouvaient sur ces bancs. L'amiral de Vivonne, qui connaissait fort bien son sujet, la renseigna volontiers, annonçant les chiffres avec la même impassibilité que s'il eût présenté un rapport concernant un élevage de bestiaux :

— Une galère est équipée de deux rangées de vingt-six bancs, soit à peu près deux cent soixante rameurs. Mais sur une Reale, on en compte bien davantage ! Ils sont alors plus de quatre cents.

— Cette promiscuité doit être épouvantable ! Ils n'ont même pas la place de bouger !

— Sans doute, mais les soldats qui les gardent sont à peine mieux servis ! Voyez-vous cet étroit parapet entre les bancs et le plat-bord ? C'est le courroir. On y aligne jusqu'à quatre-vingt-dix soldats ayant pour mission de surveiller la chiourme. Celui qui relève un peu trop la tête risque de se retrouver décapité par un coup d'aviron. Et par gros temps..., ils ne sont qu'à quelques pieds de l'eau !

Il s'égayait de cette abondance de détails, très fier d'exhiber son savoir et jubilant de l'effet produit. La marquise masquait de plus en plus difficilement l'effroi que lui causaient ces sordides révélations.

— Mais pourquoi leur imposer ceci ?

— Par nécessité ! Ici, les places sont chères. Nous sommes plus de quatre cents sur une surface très restreinte ! C'est pourquoi chaque pouce a son utilité. La poupe, cependant, reste la partie noble du navire, puisque c'est là que logent les officiers.

— Et tout le reste ? Où se trouve-t-il ?

Elle accompagna sa question d'un coup d'œil circulaire, ne discernant que des têtes occupant indéniablement le moindre pouce de cet espace réduit.

— Le reste ? Eh bien, dans la cale ! L'espace prolonge le poste de commandement, mais en dessous sont aménagés une douzaine de compartiments avec notamment les garde-mangers, la sainte-barbe, le paillol, la chambre des voiles ou des cordages.

Elle l'écoutait désormais comme dans un mauvais rêve, recevant les effluves pestilentiels qui se dégageaient de la chiourme, soulignant cruellement la véracité de cette misère et le bien-fondé de ses soupçons.

Percevant son émoi, l'amiral eut un ricanement méprisant. Il lui tendait déjà son bras pour la raccompagner, lorsqu'elle remarqua au premier rang un homme affalé sur son aviron, apparemment sans vie. Elle s'écria avec horreur :

— Et celui-là... Il est mort ?

L'amiral parut trouver la remarque plus que savoureuse :

— C'est possible, mais je ne crois pas, il est coriace ! Il vient sans doute de recevoir sa ration quotidienne. C'est le petit protégé de Blood, le chef des comites. Il bénéficie d'un traitement spécial !

Se délectant de ses propres remarques qu'il jugeait excellentes, il héla un bougre bedonnant au nez épaté et au faciès de brute épaisse :

— Blood ! Venez donc renseigner notre chère marquise. Elle s'inquiète pour votre protégé.

La mine hilare, l'interpellé salua la visiteuse d'une courbette grotesque où transparaissait son élégance digne d'un éléphant. Il crut bon de souligner avec suffisance :

— C'est une forte tête. Mais je vais le mater. Je lui ferai passer l'envie de jouer les héros et quitter ses airs arrogants !

Intriguée, la marquise s'enquit aussitôt :

— Mais qui est cet homme ? Qu'a-t-il donc fait ?

— Oh ! je n'en sais rien !

— Mais vous, amiral, vous ne savez donc pas pourquoi il est là ?

— Non ! Un quelconque brigand, certainement. Il ne représente que deux bras supplémentaires pour faire avancer le navire.

— Mais peut-être y a-t-il des innocents parmi tous ces gens ?

— Peu importe ! Ils sont ici après avoir été jugés. Ce n'est pas à moi de refaire le travail des juges.

Les yeux agrandis d'effroi, la marquise devina qu'elle venait de franchir les portes de l'enfer. Elle considéra avec dégoût l'amiral pomponné et enrubanné et la brute aux traits de bête malfaisante.

Tous deux partageaient une égale jouissance à se repaître de la scène, de la misère humaine, dont celui qui gisait sans connaissance s'était fait le catalyseur.

Au comble de la joie, l'amiral minauda :

— Voyez, ma chère, je vous avais pourtant prévenue que ce

n'était pas pour un cœur délicat ! Allons, venez, le pont supérieur est plus plaisant.

Il accompagna cette remarque d'un geste précieux de la main, s'éventant de son mouchoir de dentelle afin de chasser ces relents nauséabonds. Dans un ultime sursaut, la marquise s'insurgea :

— Je suis certaine que cet homme est mort !

— Mort ou pas, cela ne saurait tarder. Il a beau avoir une résistance qui, je l'avoue, est assez surprenante, je parie qu'il ne finira pas la semaine ! N'est-ce pas, Blood ?

— Bien sûr, monsieur !

Puis, avec une œillade lourde de sous-entendus, il émit un rire vulgaire qui découvrit ses dents cariées :

— Mais je vous en laisserai quand même un peu, car je sais qu'il vous intéresse ! Je ne suis pas égoïste ! Et surtout pour monsieur de Lamarre !

L'amiral se rembrunit instantanément, n'appréciant que très modérément cette précision et jetant un bref regard à celui qui venait de les rejoindre. Il ajouta enfin, à contrecœur :

— Je vous présente le capitaine de Lamarre, qui commande ce bâtiment et qui m'a toujours secondé efficacement.

Ce dernier, un officier non dénué d'élégance, acquiesça d'une moue énigmatique. Bien qu'il ne fût pas sans charme, son nez busqué et ses yeux gris acier lui conféraient l'allure d'un oiseau de proie. Ayant surpris ce bref échange, la marquise se demanda quelle pouvait être la nature de leurs relations et en quoi exactement il « secondait efficacement » monsieur de Vivonne.

Elle eut la soudaine intuition que leur coopération ne se limitait pas aux compétences maritimes. Notant que la marquise pâlisait à vue d'œil, loin de partager son hilarité, l'amiral ordonna que l'on ranimât le moribond.

Blood ne se fit pas prier ! S'emparant d'un seau d'eau douteuse destiné au lavage du pont, il le jeta à la volée sur l'infortuné privé de sens. Celui-ci se redressa péniblement. Un instant, il fut sur le point de s'affaler à nouveau, puis releva la tête vers l'auteur de ses tourments. Quel regard ! Glacial, arrogant, méprisant. La marquise de Marsilly en éprouva un choc. Malgré la barbe et la chemise en haillons, elle perçut toute la séduction émanant de cet homme, capable de défier encore malgré son état lamentable. Un visage noble, pur, altier, qui contrastait de façon saisissante

avec les faces vulgaires et si laides de ceux qui l'entouraient..., y compris de son bourreau.

Le gros comite prit l'amiral à témoin, ne résistant pas au plaisir de fanfaronner devant la visiteuse :

— Vous voyez ? Qu'est-ce que je vous disais ? Il me provoque encore ! Il n'en a pas eu assez ! Mais je lui ferai bien baisser les yeux !

Se saisissant du fouet, il en frappa son prisonnier qui se tassa sur lui-même, cherchant à protéger son visage de ses bras enchaînés. Lorsque les coups cessèrent, l'homme redressa la tête avec ostentation et commenta :

— Lâche !

Cette évidence provoqua l'alacrité de l'amiral qui pouffa tout en continuant à s'éventer de son mouchoir, pour le plus grand bonheur du capitaine de Lamarre. Alors, le galérien se tourna vers ce dernier et l'invectiva sans baisser les yeux :

— Misérable dépravé !

Pour la seconde fois, le duc de Vivonne ravala son sourire. Le capitaine pinça les lèvres en un rictus amer qui, l'espace d'un instant, lui conféra une expression d'une cruauté saisissante. Il lança un coup d'œil furtif à son compère, puis à la marquise, cette insulte l'ayant mis particulièrement mal à l'aise.

Les dents serrées, les traits déformés par la fureur, Blood allait réitérer son geste, lorsque la marquise s'interposa :

— Non ! Je vous en supplie, amiral, dites-lui de cesser !

Ayant parfaitement retrouvé la maîtrise de lui-même, l'amiral intima à son subalterne d'interrompre ce qu'il considérait comme un divertissement de choix :

— Assez ! Assez ! Vous importunez madame ! Ce sera suffisant... pour aujourd'hui.

Blood se retira en ricanant et l'amiral invita la marquise à le suivre.

Alors qu'elle allait gravir les quelques marches devant la mener hors de ce lieu machiavélique, mue par une impulsion incontrôlée, elle se retourna. Son regard rencontra celui du galérien, cette fois posé sur elle. Il ne reflétait plus de provocation ni de mépris, mais une grande détresse et une profonde souffrance. Bouleversée, elle comprit que cet être, au-delà de sa fierté, devait souffrir atrocement, à la fois dans sa chair martyrisée, mais aussi dans son

amour-propre. Elle allait enfin se résoudre à partir, lorsqu'elle discerna sur son visage l'esquisse d'un sourire.

Ne voulant pas afficher l'ampleur de son trouble et de son indignation, la marquise s'efforça de préserver une attitude indifférente et goûta du bout des dents les gâteaux offerts, ainsi que le thé que lui fit apprécier son hôte affirmant qu'il se le procurait directement aux Indes.

Le duc de Vivonne, quant à lui, fit honneur aux friandises, confortant sa réputation de libertin qui appréciait tous les plaisirs de la vie, y compris ceux de la table ! Ceci lui valait un embonpoint attisant les railleries de la cour. Le fringant officier, qui s'illustra dans ses jeunes années lors du passage du Rhin, avait tiré un trait sur les victoires militaires, tout autant que sur sa séduisante silhouette.

Le cœur au bord des lèvres, la marquise de Marsilly le regardait se délecter, tandis que, sur le pont inférieur, de pauvres hères dépérissaient. Selon une habitude inhérente à son personnage, le duc de Vivonne « laissait faire ». Cette dangereuse manie de fermer les yeux sur les agissements de ses sous-fifres lui avait déjà causé quelques déboires, notamment son rappel du poste de vice-roi de Madagascar, bien qu'il eût accompli son devoir fort honorablement. De même façon sans doute, il se désintéressait du comportement de Lamarre envers ce prisonnier qui, pour son malheur, avait aiguisé son acharnement.

La marquise de Marsilly ne s'attarda pas inutilement et regagna rapidement son hôtel particulier.

Ouvrant un coffret de cigares, le capitaine de Lamarre en offrit un avec fierté à monsieur de Vivonne. Quel honneur en effet d'apprécier un luxe encore quasiment ignoré en France. Un sourire énigmatique au coin des lèvres, nimbés d'un nuage âcre, ils goûtèrent voluptueusement cet instant exquis en regardant s'éloigner la courtisane au cœur trop tendre.

La marquise de Marsilly passa une très mauvaise nuit, hantée par les réminiscences de ce lieu maudit et, surtout, par le souvenir de celui qui restait livré à tant de cruauté. Esprit généreux, mais rationnel, la marquise réfléchissait, cherchant une explica-

tion. Ayant largement passé l'âge de s'amouracher de qui que ce fût, la pension de feu son époux ainsi que ses privilèges à la cour lui permettaient de jouir d'une existence dorée à l'abri du besoin et lui évitaient de s'embarrasser de toute présence masculine ! Dotée d'un esprit suffisamment fin pour discerner la flatterie hypocrite, elle se persuadait qu'il ne restait que de maigres reliquats du charme de ses vertes années !

Remettre de l'ordre dans ses pensées ne s'avérait pas si facile ! Ne s'expliquant aucunement le choc reçu à la vue de ce galérien, elle s'efforçait à le considérer tel un vulgaire bandit, semblable à ses compagnons d'infortune, doté d'un sombre passé d'assassin ou de contrebandier. Sa situation était certes pitoyable, mais ne mourait-il pas des dizaines de prisonniers chaque jour à bord des galères du roi ?

Cependant, malgré toutes ces louables tentatives, elle demeurerait persuadée en son for intérieur que ce jugement s'avérait erroné !

Au comble de l'agacement, comprenant qu'elle ne parviendrait plus à trouver le sommeil, la marquise se leva et arpenta sa chambre de long en large. Puis, mue par une impulsion impromptue, elle sortit et se dirigea vers l'escalier conduisant aux combles. De là-haut, on jouissait d'une vue imprenable sur le port et très certainement sur *La Dauphine*.

Ne sachant pas véritablement ce qu'elle espérait apercevoir, la marquise allait pousser la porte lorsqu'elle interrompit son geste. Sous l'huis de bois filtrait un rai de lumière tremblotant. Elle demeura ainsi quelques instants sans oser esquisser le moindre geste, puis, avec précaution, poussa le battant.

Une silhouette se tenait debout devant l'œil-de-bœuf, une longue-vue à la main, très faiblement éclairée par la lueur du chandelier posé à terre. La marquise fit un pas hésitant et le plancher grinça. La silhouette sursauta vivement et se retourna. La marquise ne put retenir une exclamation de surprise :

— James ! Que faites-vous là ? Que regardez-vous donc ainsi, en pleine nuit ?

— Madame la marquise voudra bien, j'espère, excuser mon indiscrétion, mais j'observais le pont de la galère du capitaine de Lamarre.

— Pourquoi donc ? En voilà, une idée !

Le valet baissa le nez, honteux de s'être ainsi fait surprendre en flagrant délit. Mais la marquise de Marsilly avait bien du mal à réfréner un désir d'investigation valant largement celui de son domestique. Le mutisme de ce dernier l'irrita autant qu'il l'intrigua :

— Enfin, James..., expliquez-vous !

— Un mousse que j'ai rencontré au port ce matin, pendant que madame visitait la galère, m'a affirmé qu'il se passait de drôles de choses à bord.

— Et vous croyez les ragots de taverne ? Mon pauvre James !

— Apparemment, d'après ce que je viens de voir, ce ne sont point des ragots de taverne.

Elle haussa les épaules avec un hochement de tête indulgent :

— Et qu'avez-vous donc découvert ? Un crime épouvantable ? Des faits crapuleux qu'une dame ne doit pas regarder ?

— Un crime, je ne sais..., mais pour les faits crapuleux..., assurément...

Au comble de l'exaspération, elle lui arracha la longue-vue des mains et, se hissant sur la pointe des pieds, s'approcha de l'œil-de-bœuf. James soupira avec résignation sans toutefois se départir de son fatalisme :

— Madame la marquise risque de regretter son obstination.

Mais elle ne l'écoutait plus, pointant l'objet fatidique vers le port et la forme de *La Dauphine*. Un lumignon brillait sur le pont. Elle scruta avec davantage d'attention et ne put retenir un cri. Un homme entièrement nu, apparemment sans vie, était attaché au grand mât. Son corps blanc ressortait dans la nuit de façon provocante. Elle remarqua une sombre chevelure et du sang qui coulait le long de son dos, suivant la courbe de ses reins pour se répandre goutte à goutte sur le plancher. Pourtant, au-delà de l'horreur de cette vision insoutenable, elle ne put s'empêcher de le trouver beau. Ce corps nu lui apparut désirable, irrésistible...

Elle rougit d'avoir osé une telle pensée et de l'émettre en cet instant. Le galérien ! Il s'agissait de lui, sans aucun doute, tué par ses tortionnaires assoiffés de vengeance.

Parcourue d'un frisson qu'elle ne put réprimer, elle fut tentée de jeter la longue-vue afin de se soustraire à cette scène pitoyable. C'est alors qu'elle vit les deux hommes : Blood avec son fouet, le capitaine de Lamarre contemplant son prisonnier en fumant

un cigare. Elle retrouva sur son visage l'expression fugitive de cruauté si vite réprimée et que désormais il n'avait plus aucune raison de dissimuler. Il paraissait seul, le duc de Vivonne ayant sans doute regagné sa demeure.

Blood disparut de son champ de vision, puis revint avec le seau d'eau sale déjà utilisé. Il l'employa de même façon et sa victime, indiscutablement « coriace », eut un soubresaut.

Blood le détacha et le retint par le bras tandis qu'il chancelait, effectuant quelques pas incertains. Lamarre le prit par l'autre bras. Ils montèrent des marches et disparurent derrière des rangées de cordages. La marquise promena sa longue-vue sur le pont supérieur, « la partie noble du navire » pompeusement appelée ainsi par monsieur de Vivonne.

Lorsqu'ils ressurgirent, le galérien avançait toujours, mais se laissait presque porter. Ils parvinrent enfin à la porte de l'appartement de l'officier, qui poussa brutalement le prisonnier à l'intérieur. Blood le laissa entrer, s'effaça et referma la porte. Il reprit tranquillement le chemin de la chiourme avec cet affreux sourire aux lèvres qui découvrait ses dents cariées.

La marquise demeurait figée, envoûtée par le cercle de sa longue-vue rivé sur cette porte, désormais incapable de lui livrer ses secrets. Puis, avec un sanglot étouffé, elle se tourna vers son valet :

— Ah !... c'est épouvantable ! Que lui ont-ils fait ? Pourquoi l'emmène-t-il chez lui ?

James n'osa émettre aucun commentaire. La marquise entendit comme dans un cauchemar les accusations du galérien : « lâche » et surtout « dépravé ». Les coups de fouet semblaient dérisoires assurément, comparés à ce qu'il allait devoir subir maintenant, qu'il subissait certainement tous les jours et depuis combien de temps ?

Ce regard à la fois fier et désespéré, ce profil altier et ce corps si blanc dans la nuit... Provocation... Appel à la jouissance...

Au bord du vertige, tremblant de tous ses membres, la marquise de Marsilly descendit comme un automate le vieil escalier et s'enferma dans sa chambre. S'abattant sur son lit, elle éclata en sanglots, les nerfs brisés.

Après une nuit irrémédiablement gâchée, la marquise de Marsilly prit sa décision, confirmant encore, si besoin en était, son incomparable tendance à chercher les ennuis et à bousculer les règles établies.

Elle possédait indéniablement des appuis conséquents, puisque le lendemain, elle se permit d'envoyer un laquais, porteur d'une missive, au capitaine de Lamarre. Le contenu de cet ultimatum, clair et sans codicille, ne lui laissait guère l'embarras du choix : elle entendait s'entretenir avec le galérien et exigeait qu'on le lui amenât le matin même. En cas de refus, Sa Majesté serait informée des traitements subis par les prisonniers sur le navire de monsieur de Lamarre..., ainsi que des visites nocturnes imposées à certains dans son appartement personnel.

Quelles que fussent les raisons de « l'intérêt » que le duc de Vivonne portait au condamné, elles ne justifiaient pas tout ! Pris au piège et peu désireux d'ébruiter la nature de ses divertissements, l'officier du roi dut obtempérer, bon gré, mal gré.

Encadré de deux gardes armés jusqu'aux dents, les mains liées derrière le dos, le prisonnier à la chemise déchirée et aux pieds nus fit une entrée très remarquée dans la demeure cossue. Incursion qui provoqua les commentaires offusqués des domestiques, James le valet typiquement anglais et Marinette la petite soubrette. Tous deux aussi pittoresques que leur maîtresse et dévoués à elle corps et âme depuis des années !

On introduisit le galérien dans le salon de madame. Les deux gardes, à leur tour bien surpris, furent priés de lui détacher les mains et d'attendre dehors.

Pourtant, lorsqu'elle se trouva face à lui, la marquise ne se sentit plus très fière. Un doute l'effleura. S'il ne s'agissait que d'un vulgaire assassin de la pire espèce ? Qu'allait-il se passer ?

Elle ne savait d'ailleurs pas réellement ce qu'elle devait faire, prenant soudain conscience de l'incongruité de la situation.

L'homme s'avança vers elle, à la limite de l'épuisement, mais s'efforçant de cacher son état de faiblesse extrême. Décidément, pensa-t-elle afin de se sécuriser, une telle trempe ne pouvait convenir à un maraud !

Pour rompre le silence qui menaçait de se prolonger, la marquise s'enquit d'une voix mal assurée :

— Comment vous sentez-vous ?

Il lui sourit, cette fois d'une façon plus franche, découvrant une jolie bouche et des dents blanches, ce qui lui parut une parfaite incongruité pour un galérien ! Un sourire charmeur... Il devait être très beau, supposa-t-elle, essayant de l'imaginer rasé de près et habillé correctement, s'attardant sur un torse que l'on devinait vigoureux malgré les privations, des cuisses fermes et musclées bien qu'elles ne fussent guère mises en valeur par la culotte de toile grossière d'où saillaient des genoux écorchés. Elle ne put s'empêcher de songer au corps attaché au grand mât.

Le galérien répondit d'une voix douce, où pointait un soupçon d'accent :

— Pas très bien. Mais ce pourrait être pire...

Il soupira et ajouta aussitôt avec lassitude, semblant prendre conscience de son aspect et de sa présence plutôt déplacée dans ce décor :

— Je vous remercie, madame, pour votre intervention d'hier. Je suis confus de me présenter devant vous dans un accoutrement aussi peu reluisant, mais le barbier et le couturier du bord laissent vraiment à désirer !

En disant ces mots, il esquissa un baisemain, plongeant en une profonde révérence que n'aurait pas désavouée le roi lui-même.

Désarçonnée par l'élégance de ce geste si spontané, contrastant avec son apparence effectivement si peu reluisante, la marquise ne put retenir une exclamation de stupeur :

— Comment un homme tel que vous a-t-il échoué aux galères ?

— On ne trouve pas que des assassins sur les bancs des galères, madame. La plupart sont de belles fripouilles, je n'en disconviens pas, mais on y côtoie aussi des gens très bien !

— Les gens très bien sont plus fréquemment dirigés vers la Bastille !

— Pas toujours... Je vous affirme, madame, que l'on rencontre à la Bastille de franches crapules et, sur les galères, des hommes à la moralité irréprochable ! Mais s'il est vrai que la majorité de mes compagnons de peine sont de viles canailles ayant cent fois mérité leur sort, je vous ferai toutefois remarquer que les plus abjectes ne sont pas sur les bancs !

— Vous voulez parler de Blood ? Ou de monsieur de Lamarre ?

— Des deux ! L'un est une brute épaisse, l'autre, un pervers.

Elle n'en douta aucunement ! Le malheureux ignorait certains détails dont elle fut bien inconsciemment témoin. Il reprit en effet dans un sursaut de révolte :

— Aucun galérien, aucun assassin assis sur ces bancs de nage ne se livrerait à ce qu'ils osent me faire. C'est ignoble !

— Mais pourquoi s'acharner ainsi contre vous ?

Il parut hésiter, puis répondit simplement, comme si cela justifiait tout :

— Ce sont des pervers..., mais Lamarre attend également certaines révélations qui semblent concerner Vivonne. Mes refus l'exaspèrent. Quant à Blood, il ne me pardonne pas de l'avoir humilié devant toute la chiourme.

— Humilié ? Que voulez-vous dire ?

— Il a frappé un prisonnier qui se tenait à mes côtés, un vieil homme. Je ne sais s'il était vieux d'ailleurs, mais certainement usé prématurément par trop de souffrances et de privations. Il l'a jeté à terre et, comme le pauvre ne pouvait se relever, il l'a roué de coups. Cela a provoqué ma colère. Un gentilhomme ne peut être témoin de tels actes sans intervenir ! Bien que les mains attachées, je l'ai frappé avec mes chaînes. Depuis, il me voue une haine farouche et a juré qu'il aura ma peau, mais qu'auparavant, il me brisera.

Il ricana avec provocation, retrouvant son expression hautaine :

— Il me tuera sans doute, mais ne me brisera point et Lamarre non plus, malgré ses sévices. Ma résistance a ses limites et je suis à bout. Mais jamais je ne plierai devant eux, et Vivonne n'obtiendra rien de moi. Ce sera mon ultime satisfaction !

Profondément émue par la grandeur émanant du personnage et par le charisme de ce regard, la marquise posa la question qui la taraudait :

— Mais qui êtes-vous donc, monsieur ? Et pourquoi vous trouvez-vous sur les galères ?

— Pourquoi désirez-vous le savoir ? Je ne suis qu'un galérien comme les autres.

Elle retrouva spontanément l'élan de son tempérament volcanique :

— Comme les autres ? Me croyez-vous suffisamment sotte pour vous croire ?

Face à cette véhémence, il eut un faible sourire et n'ajouta rien.

Supposant que la position debout lui devenait pénible, la marquise lui proposa de s'asseoir. Une nouvelle fois, il cacha crânement sa faiblesse sous le trait caustique :

— Oh non ! Je vous remercie. J'ai été assis depuis si longtemps !

La marquise ricana nerveusement et sans conviction, stupéfaite de la façon dont il s'exprimait et se demandant par quel miracle de volonté il parvenait encore à garder le courage de plaisanter. Elle n'en décida pas moins de poursuivre son interrogatoire :

— Vous ne voulez pas répondre à ma question ? Elle n'a que le seul dessein de vous aider.

— M'aider ? Je vous remercie, madame, mais je ne vois pas comment. Je suis navré, mais je ne puis vous révéler qui je suis. Sachez toutefois que je n'ai jamais rien commis dont je doive me repentir et que mon sang dépasse en quartiers de noblesse tous les ancêtres de l'amiral.

Il se tut, semblant regretter d'avoir trop parlé, fixant obstinément le tapis finement festonné sur lequel ses pieds nus douteux ressortaient de façon éhontée.

Mais la marquise se révélait un adversaire implacable, ne baisant jamais pavillon aussi facilement :

— Écoutez, je vais vous racheter. Je paierai un bon prix et le capitaine sera contraint d'accepter.

— Je vous remercie, madame. Mais je ne puis accepter.

La marquise resta interloquée. Comment pouvait-il parler ainsi dans sa condition ? Il semblait presque indigné et précisa effectivement :

— Je ne veux pas devoir mon salut à l'argent d'une femme. N'y voyez aucune arrogance de ma part, ni aucun manque de respect envers le sexe faible, mais un homme d'honneur ne saurait y consentir. D'autre part, Lamarre me retient prisonnier pour une raison personnelle bien précise et j'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'ordres de Vivonne. Jamais il ne me libérera, même si vous lui offriez un pont d'or.

Alors, la marquise laissa exploser son ressentiment :

— Un homme d'honneur ! Un homme d'honneur ! N'y a-t-il donc que cela qui compte pour vous, cet honneur ? Plus que votre liberté, que votre vie ! Préférez-vous donc continuer à être martyrisé par ce fou ?

— L'honneur a toujours été au centre de mon existence, en effet !

— Eh bien, vous avez dû souffrir !

— J'ai beaucoup souffert, certes, surtout depuis quelque temps...

Essoufflé d'avoir discoursu, il se tut et s'appuya au dossier du fauteuil, l'observant avec incrédulité, estimant sans doute que cette marquise qui ne semblait plus si jeune se révélait une personnalité bien surprenante, dotée d'une détermination valant largement la sienne !

Pour confirmer ses supputations, elle releva le menton et déclama avec emphase :

— Sachez, monsieur le galérien bardé de quartiers de noblesse, que moi non plus, je n'ai pas l'habitude de me laisser vaincre ! Ce n'est pas un pont d'or que je compte offrir à Lamarre, mais des menaces bien senties ! Il se trouve, figurez-vous, que je dispose d'excellentes cartes en mains pour l'obliger à céder !

— De grâce, n'en faites rien ! Je me suis trouvé, bien malgré moi, impliqué dans une sordide affaire à laquelle je n'entends rien. Vous en mêler ne vous attirerait que des ennuis et vous coûterait peut-être la vie. Je vous remercie encore, madame, mais le plus sage est de m'oublier.

Sur ces paroles poignantes et empreintes de mystère, il se redressa en un ultime effort de dignité et, après l'avoir saluée fort civilement, se dirigea vers la porte.

